



Le danseur et chorégraphe belgo-marocain a créé *Ukiyo-e*, qui sera montré demain à Equilibre

Sidi Larbi Cherkaoui, en mouvement

« CÉCILE DALLA TORRE

Fribourg » Sidi Larbi Cherkaoui a pris la direction du Ballet du Grand Théâtre de Genève il y a quelques mois à peine et il s'y sent bien. L'ex-directeur, Philippe Cohen, décédé en juillet peu de temps après son départ à la retraite au terme de dix-neuf ans de carrière, avait balisé le terrain. Quittant sa ville natale, Anvers, où il dirigeait le Ballet royal, le danseur et chorégraphe belgo-marocain tourne une nouvelle page d'une trajectoire exceptionnelle, en dépit des murs homophobes et racistes auxquels il s'est parfois heurté.

Ses collaborations artistiques s'étendent bien au-delà des murs de l'opéra genevois, lui qui y invitera bientôt les moines Shaolin auprès de qui il avait trouvé refuge en Chine. Qu'il chorégraphie *Starmania*, joué à Paris avant Genève, ou qu'il fasse danser Beyoncé dans ses clips, Sidi Larbi Cherkaoui a l'art et le goût du décloisonnement. Pour l'heure, le chorégraphe, parmi les plus réputés de sa génération, revient sur sa première création de la saison. Entre résilience et apaisement, *Ukiyo-e* sera présenté demain à Equilibre à Fribourg.

Vous avez quitté la direction du Ballet de Flandres pour celle du Ballet du Grand Théâtre.

Comment la rencontre s'est-elle faite?

Sidi Larbi Cherkaoui: Après avoir dirigé le Ballet de Flandres pendant sept ans, j'effectue un peu un retour aux sources aujourd'hui. Le Ballet du Grand Théâtre, dirigé par Philippe Co-

hen, est l'une des premières compagnies de répertoire qui m'avait invité en tant que chorégraphe, en 2005, avec *Loin*. J'avais commencé ma carrière comme danseur contemporain chez Alain Platel, avant de créer mes propres chorégraphies en travaillant avec des artistes à la fois proches et très divers. La diversité est ce qui revêt le plus d'importance. Elle permet l'expression de tous les points de vue. Elle est en vogue aujourd'hui, ce qui n'était pas le cas à mes débuts il y a vingt-deux ans... Philippe Cohen avait eu envie que je travaille avec ses danseurs, plus ou moins de ma génération, avec lesquels il existait une proximité naturelle. Beaucoup d'entre eux sont restés dans le monde de la danse et sont devenus des amis de longue date.

Vous arrivez donc à Genève en terrain connu?

Oui, d'autant qu'Aviel Khan a dirigé pendant dix ans l'Opéra de Flandres. Nous avons été collègues durant cinq ans à Anvers. Nous sommes des têtes dures, mais nous nous respectons beaucoup. Philippe Cohen m'a transmis sa compagnie, son savoir, avec générosité. C'était un retour aux sources qui fait beaucoup de bien, même si je suis profondément triste qu'il ne soit plus parmi nous. Son absence donne une autre énergie à cette ouverture de saison. Quelque chose de nouveau se produit et, en même temps, cela donne une forte conscience de la réalité et de la fragilité des choses. C'est un moment très particulier, où toutes les émotions sont là.

Dans quel état d'esprit avez-vous commencé à travailler avec les danseurs du Ballet?

En début de saison, nous avons présenté deux spectacles à La Bâtie, *Noetic* et *Faun* (ce dernier est présenté demain en première partie, nldr). Deux pièces que j'avais créées il y a plusieurs années. Ça m'a beaucoup plu d'emporter les danseurs dans le langage chorégraphique, sans aborder tout de suite la création. Aujourd'hui, ils me témoignent une grande confiance à partager mon univers et créer avec moi, dans une forme d'alchimie.

Qu'est-ce que la danse véhicule?

On a le sentiment que la société se réveille. Il y a des choses à dire aujourd'hui sur l'idée d'être un homme, une femme ou d'être non-binaire. En tant qu'Arabe et homosexuel, je pense que les préjugés racistes, le sexisme, l'homophobie peuvent être abordés à travers l'art. A Genève, la compagnie possède un côté non genré, elle est fière d'être multiple, diverse, inclusive. C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles je suis venu ici. Le Covid m'a incité à saisir pleinement les occasions.

Quelles sont vos aspirations?

Les disciplines peuvent s'inspirer les unes les autres. Dans un monde de migrations, je défends le fait de travailler avec des artistes internationaux alors que les frontières sont en train de se cloisonner. L'idée est de pouvoir collaborer avec des plasticiens actifs entre l'Asie et l'Europe. Ces artistes sont ouverts à la confrontation avec les danseurs. Nous allons inviter les moines Shaolin



avec qui j'ai créé la pièce *Sutra*, associés au sculpteur Antony Gormley. Le chorégraphe français d'origine marocaine Fouad Boussouf créera un nouveau spectacle pour la compagnie en 2023, en collaboration avec le plasticien suisse Ugo Rondinone.

Le décroissement est intrinsèque à votre histoire.

Travailler à la frontière entre les disciplines fait sens. La question pour moi est d'exister tous les jours sur cette frontière. Étant Marocain et Belge, danseur et chorégraphe, je suis sensible à ces questions. C'est aussi la situation de Genève, ville proche de l'Italie et de la France. On sent de vrais liens.

Pourquoi Genève?

J'ai choisi d'aller là où je sentais qu'on me donnait de l'espace. En Flandres, j'avais malgré tout le sentiment qu'il existait un plafond de verre. J'y suis né mais je m'y sentais traité comme un étranger, je devais me prouver des choses. Après le Covid, j'ai voulu me rendre là où il y avait de l'amour. A 46 ans, me trouver dans un lieu où le travail est vu objectivement fait du bien.



«On a le sentiment que la société se réveille»

Sidi Larbi Cherkaoui

En Chine ou au Japon, j'ai vécu des situations difficiles, l'enfance n'a pas non plus été simple. J'ai eu besoin de ces sept années à la direction du Ballet royal pour apprendre à communiquer ma vérité. Et savoir à quel moment dire non. On a parfois tendance à simplifier ma vie, comme si tout m'était donné. J'ai parcouru un long chemin pour arriver à diriger un ballet en tant que Marocain et homosexuel. Ce

n'était pas mon ambition, qui était d'être chorégraphe.

Les artistes non-binaires et les artistes femmes ne sont-ils et elles pas mieux représentés aujourd'hui au Grand Théâtre?

Mon regret est de ne pas avoir pu inviter de chorégraphes féminines cette année. En Flandres, j'en avais invité beaucoup. Il me semble d'ailleurs que l'on n'a pas assez donné de place aux femmes dans le champ classique. C'est fascinant de voir que beaucoup de chorégraphes femmes n'ont pas été classées selon les canons de la danse classique. Pina Bausch a été identifiée dans le Tanztheater ou danse-théâtre, qui me paraît pourtant être une suite très intuitive et logique du ballet classique. Martha Graham a été vue comme moderne, mais ses ports de bras sont une autre manière de regarder des poses classiques. Le classique, c'est justement *Le Sacre du printemps* de Pina ou *Chronicle* de Martha Graham, qui possèdent une valeur historique, et même politique. Martha Graham a créé cette pièce contre la montée du fascisme. » LE COURRIER

> Ve 20h Fribourg
Equilibre.

LA LIBERTÉ

La Liberté
1700 Fribourg
026/ 426 44 11
<https://www.laliberte.ch/>

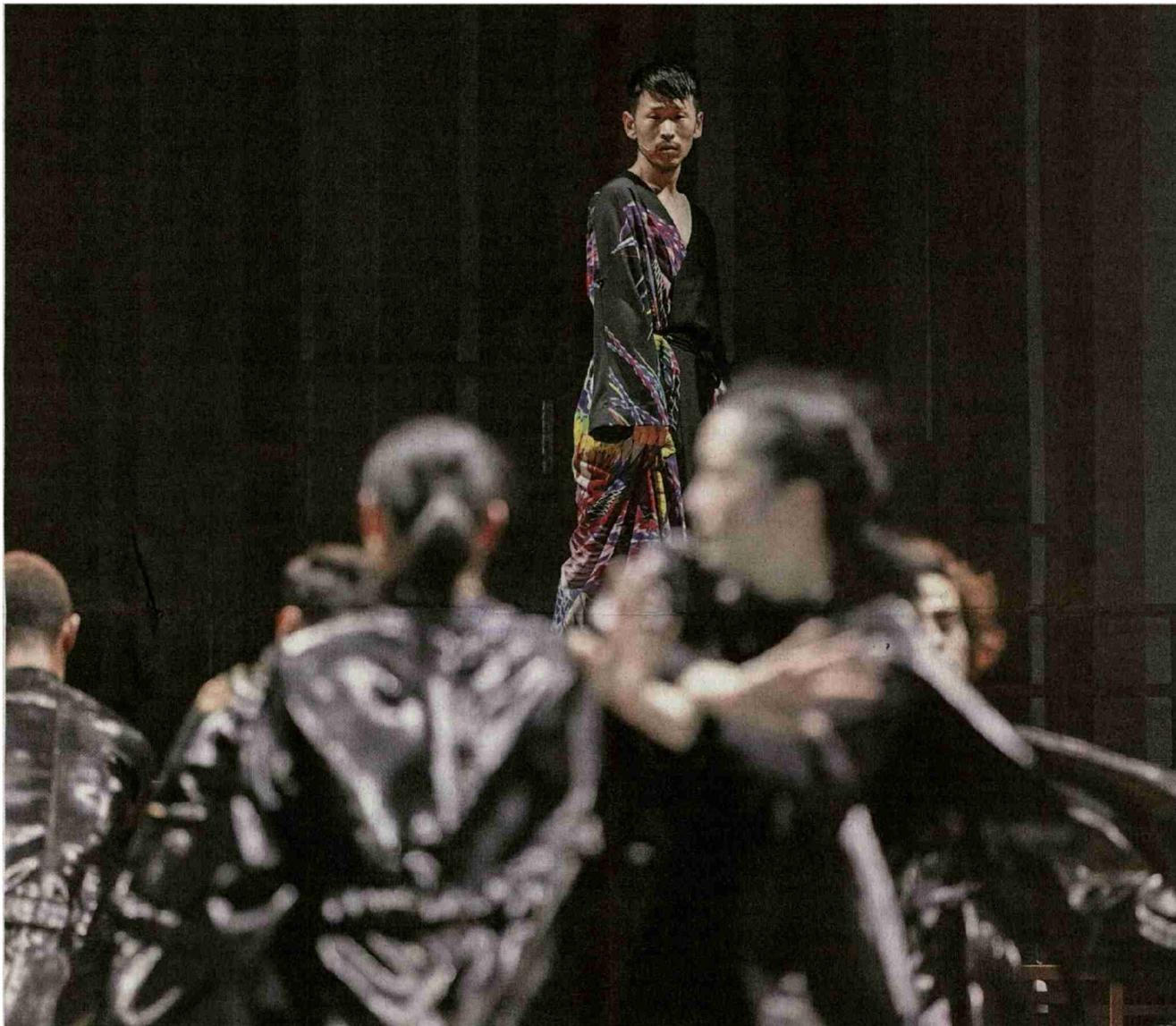
Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 36'783
Parution: 6x/semaine



Page: 29
Surface: 105'816 mm²

Ordre: 1094163
N° de thème: 833.015

Référence: 86432809
Coupure Page: 3/4



Ukiyo-e est la première création de Sidi Larbi Cherkaoui à la tête du Ballet du Grand Théâtre de Genève. Ici, une répétition. Gregory Batardon



La Liberté
1700 Fribourg
026/ 426 44 11
<https://www.laliberte.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 36'783
Parution: 6x/semaine



Page: 29
Surface: 105'816 mm²

Ordre: 1094163
N° de thème: 833.015

Référence: 86432809
Coupure Page: 4/4

UN TEMPS EN SUSPENSION AVEC LE BALLET DU GRAND THÉÂTRE

Ukiyo-e signifie «image d'un monde flottant». Ce courant artistique, parmi les plus importants au Japon, s'est développé durant la période Edo (1603-1868). Le terme désigne des dessins sur bois, comparé à des lithographies, explique Cherkaoui. «Cette manière d'œuvrer, créer des images d'un monde flottant, est très inspirante. Surtout après ces deux années d'arrêt. La danse nécessitait une sorte d'apnée. Etre dans le présent avant de continuer. Mais le présent bouge tout le temps.» En raison de son anatomie, l'humain n'est pas fait pour rester debout mais pour marcher à l'infini, poursuit l'artiste. La danse comme sublimation de la

marche. Le texte de Kae Tempest, poète non-binaire, *Etreins-toi (Hold your own)*, y résonne. «Tiens-toi, tiens ce qui est à toi, reste près de toi. L'esprit a besoin que l'on reste près de soi, les danseurs demeurent près d'eux-mêmes. Une sorte de pose littérale. En même temps, il faut parvenir à habiter le corps. C'est à la fois concret et abstrait. On marche sans but, comme des fantômes qui errent ou des murmurations d'oiseaux, à l'écoute d'énergies plus structurées. Leur structure ne va pas à l'encontre de ce qui les entoure. C'est un peu mon ambition d'être à l'écoute de mon environnement.» CDT